

LETTRE PARISIENNE

LES REPORTERS

Quel était donc l'ancien qui, fort de sa vertu et intégrité, demandait à habiter une maison de verre ? Il serait servi à souhait, s'il arrivait aujourd'hui, et n'aurait guère qu'à faire deux pas sur le Forum pour appartenir, pieds et poings liés, à l'attention publique.

En quelques jours, il verrait tous ses traits dévisagés, tout son passé connu, tout son présent fouillé, tout son avenir supputé avec documents et preuve à l'appui, aussi bien, j'allais dire mieux qu'il n'eût pu le faire lui-même.

S'il avait des affaires, le public, aussitôt que lui, les apprécierait ; s'il avait un procès, le public, pour ou contre, le plaiderait d'avance et le jugerait ; s'il avait des secrets, le même public, dans un sens ou un autre, les partagerait avec lui.

* *

Aujourd'hui, le monde est une terrasse élevée d'où tout s'aperçoit, un salon où tout se dit, une rue cancanière où tout défile ; et s'il y a quelque chose de ridicule, c'est de se flatter d'échapper à la publicité.

Vos secrets, cher monsieur, ont traîné partout : vos projets noirs sont éventés, et c'est à tort que vous affectez des airs de mystère et de confiance avec vos amis, quand vous n'avez déjà plus rien à cacher aux autres. Le ballon sur lequel vous veillez, est dégonflé depuis longtemps ; et vous faites l'effet d'une homme qui, craignant les voleurs, monte la garde près d'un coffre vide.

* *

Il y eut, sous le second empire, un député, fort honnête assurément, mais mille fois plus naïf encore, qui avait trouvé une formule au droit inviolable qu'il se croyait de n'être pas regardé chez lui. Il appelait cela le *mur de la vie privée* : et il avait la louable intention de rendre ce mur plus épais, plus élevé, plus infranchissable que la grande muraille de Chine.

A cet effet, il avait rassemblé, en guise de pierres et de moellons, une masse d'arguments d'où il espérait faire sortir une belle et bonne loi réformatrice. Il y voulait la conscience pour soubassement, la police et la légalité pour fossé, l'intérêt individuel pour enduit et ciment. Il ne manqua point de gens pour s'associer à cette bonne œuvre.

* *

Qu'en résulta-t-il ? Un redoublement d'échos scandaleux ou indiscrets, et l'avènement des *reporters* à la rédaction de toutes les feuilles périodiques.

Cette cohorte d'inquisiteurs effrontés s'empara bientôt de toutes les avenues de la publicité et s'embusqua immédiatement sur tous les chemins de la vie et de la pensée françaises. Rien qui ne se vit de ce qui se passait, rien qui ne se dit de ce qui se voyait : les 77 trompettes de la Renommée n'étaient que chalumeaux au prix des anecdotes de ces messieurs ; et voilà que, non-seulement il n'y eut rien de nouveau, mais rien de caché sous le soleil, si tôt qu'ils eurent arboré leur lanterne.

* *

Je li ais ces jours derniers que les Allemands, qui pourtant ne se mangent pas entre eux, mais qui parfois s'égratignent de clocher à clocher, disent du Bavarois qu'il est, le matin, un tonneau à bière, et, le soir, un tonneau de bière. Nos reporters ne sont pas si gourmands que cela ; mais rien n'égale assurément l'intempérance de leur indiscretion et l'excès de leurs recherches dans la vie privée. On peut donc, reprenant le jeu de mots allemands, dire qu'ils sont des boîtes à renseignements le matin, des boîtes de renseignements le soir, et je vous laisse à penser si, le soir venu, les boîtes sont fouillées !

Vous y trouvez parfois, avec ce qui se passe chez le voisin, quelque chose de ce qui, à votre insu, se passe chez vous, et vous avez l'agréable surprise d'y voir aussi votre signalement livré en détail à des aventuriers qui se plairont peut-être à jouer votre rôle sans entrer dans votre peau, comme il arriva un jour à Alexandre Dumas, père.

Se trouvant au théâtre San-Carlo, à Naples, Dumas lie conversation avec un inconnu.

« J'espère, monsieur, lui dit ce dernier en le quittant, que j'aurai l'honneur de vous recevoir.... Je suis Alexandre Dumas.

—Tiens, moi aussi,» répliqua le célèbre romancier, avec le rire épanoui qui lui était familier.

Inutile d'ajouter que l'autre n'eût garde de donner le nom de son hôtel, et qu'il court encore.

* *

Parmi les industriels qui, à Paris, font métier de tenir boutiques de renseignements, aucuns ne me semblent plus odieux que les patrons d'agences dites *agences matrimoniales*.

Vous êtes en province et vous avez, comme on dit, un mariage difficile sur les bras. Mettons qu'il ne s'agit pas de vous, mais d'un neveu dissipateur et décoré, ou d'une cousine déjà montée en graine. Pour le voisinage, il n'y faut pas songer, tout autour de vous le choix des partis est limité, votre manœuvre percée à jour, votre cause ou votre clientèle compromises.

Vous ouvrez donc votre journal, un de ces journaux qui font précisément profession d'avoir réponse à tout et d'être l'universel répertoire.

* *

À la quatrième page, de grosses lettres-afiches vous tirent les yeux : *Mariages riches.—Agence matrimoniale.—Intermédiaires et renseignements, etc.*

Parfois, ce sont des amours de prospectus que le facteur vous remet avec le journal, dans le sens de celui que je lisais hier matin. Le voici, dans tout l'éclat de ses prétentions et dans toute la suavité de ses euphémismes. Je me reprocherais d'en retrancher une syllable :

—Renseignements intimes,
—Particuliers et commerciaux.
—Paris—Province—Etrangers.

* *

—Informations dans l'intérêt des familles et du commerce, tels que mariages, dissipateurs ou incapables, faillites, *solvabilité* et interdictions judiciaires.

—Recherches de débiteurs, de documents délicats et sérieux pour séparation de corps, procès, revendications de succession, etc.

—Renseignements précis et discrets pour le mariage, au moyen de *surveillances* quotidiennes. Incognito, célérité et discrétion.

Nota : M. X... fait observer que ses affaires sont toujours faites sous sa surveillance immédiate, et, quand on le désire, par lui seul. Toute affaire terminée, les documents sont rendus aux clients. Donc, sécurité complète pour les personnes ayant besoin de son ministère.

* *

C'est déjà gentil, n'est-ce pas ? Mais écoutez cet autre :

« Monsieur, vingt-trois années suivies d'une pratique de chaque jour.

« L'intuition absolue de la chose, une *discrétion constatée*, ont su me faire apprécier par le commerce, la magistrature et les hautes classes.

« Honoré de la confiance intime de beaucoup d'entre vous.

« Veuillez me laisser croire, monsieur, que vous apprécierez l'utilité des services que je puis rendre à un moment donné, par la surveillance discrète et quotidienne déterminée ci-contre. Daignez agréer, etc.

« P. S. L'institution de ma maison, fondée sur l'esprit des lois (!), a des bases trop sérieuses pour qu'il soit un instant permis de l'assimiler à celles de ces personnages occultes, dont certains journaux veulent bien faire l'apologie.

* *

Dieu me garde d'affirmer que ces sortes de réclames font énormément de dupes ? Mais elles en font, c'est incontestable ; et c'est assez pour qu'on en puisse parler.

Le malheur est qu'il y a là autre chose qu'un inoffensif et pompeux charlatanisme. Les misérables ont réellement un service d'informations très-bien organisé, un stock de renseignements sur l'âge, le

caractère et la fortune d'un chacun, et des dossiers plus complets parfois et plus détaillés que ceux de la police elle-même.

Ils vous reçoivent dans de superbes hôtels, vous introduisent dans un salon sévèrement et artistiquement meublé, au milieu duquel un album précieusement relié, avec armatures et fermoirs d'argent bruni, vous est désigné par le maître de la maison comme recelant le précis et catalogue des humbles renseignements qu'il met à votre disposition, et qui font, dit-il, la force et l'autorité de son ministère.

* *

On m'a affirmé qu'il sortait de là quelques mariages réellement assortis. Je ne suis pas allé y voir. Je sais seulement que la justice n'est presque jamais d'accord avec ces industriels, sur le fait des services qu'ils disent rendre à la société, et que plusieurs sont allés méditer en prison sur les inconvénients d'une obligeance exagérée en matière d'informations, et sur la difficulté de prouver la discrétion de leurs voies et moyens et la moralité de leurs ressources.

* *

Le public d'aujourd'hui, désœuvré souvent, blasé toujours, enfiévré du désir de savoir, est d'ailleurs éminemment favorable à toute espèce de reportage. Sa crédulité est en raison directe de sa curiosité, et il s'en tient haut la main, à l'affirmation de son témoin, fut-ce le plus discrédité et le plus infime.

Ce n'est pas lui qui admettrait la défense de ce voleur, qui, traduit en police correctionnelle, n'ait énergiquement le vol commis.—Mais, objectait le président, voici six témoins qui vous ont vu prendre l'argent dans la poche d'un autre....—Six témoins ! la belle affaire ! Gageons, monsieur le Président, que je vous en amène six cents mille qui ne m'ont pas vu !

* *

Le reporter, lui, n'a même pas besoin de prouver qu'il a vu. Il suffit qu'il le dise. Son crédit est immense. Les démentis qui pleuvent ne l'arrêtent pas : les procès et amendes pour fausses-nouvelles ne le déconcertent pas. Ne sait-il pas que son bon public ne peut pas se passer d'anecdotes ?

Il s'en va donc, les cheveux au vent et le nez en l'air, furetant, questionnant, écoutant, écrémant les potins de la salle des Pas-perdus, et collant son oreille aux coulisses des théâtres. Ce qu'il y avait de députés au départ du train de Versailles, il l'a vu ; ce qu'il est entré de morts au Père Lachaise, il le sait : ce que ce condamné a mangé ou bu avant de monter à l'échafaud, il pourra vous l'apprendre. Il est au bois pour signaler les voitures qui font le tour du lac : au bal de Rothschild, pour détailler les toilettes du premier quadrille : à Saint-Eustache, pour juger de l'effet d'un nouveau morceau de musique sacrée.

* *

Vous lui dites qu'en fin de compte, tout cela est bien puéril et bien ressassé et que ses récits brillent moins par le choix que par l'abondance... Vous lui objectez que découvrir et éventer les scandales est, en somme, un triste métier et qu'il ferait bien mieux de laisser à la justice et au temps cette besogne malpropre.

A qui le dites-vous ? répliquera-t-il. Je suis de votre avis. Mais tout cela n'empêche point que ce soit la fraîcheur plutôt que la rareté qui fait rechercher les primeurs... Sans cela, il n'y aurait aucune raison de ne pas leur préférer les conserves.

* *

Et puis, quoi encore ? Nous n'avons jamais au fond que 24 heures d'avance sur les torts du genre humain ; car nous ne commettons que le péché de dire aujourd'hui ce que tout le monde saura demain, de devancer d'autres mauvaises langues qui seraient peut-être moins galantes que nous, et de déterminer enfin, dans les meilleures conditions que faire se peut, une explosion d'ailleurs inévitable. Tuez le coq matinal, empêchez-vous pour cela le jour de venir ? Et faudra-t-il,

pour vous plaire, qu'un journal périsse faute d'être intéressant, ou que tout un peuple s'ennuie faute de nouvelles ?

* *

Le reporter ne sort pas de là ; et c'est avec ces dispositions qu'il rentre, le soir, la tête en feu et l'imagination débordante.

Sa mémoire est une lanterne magique où il voit s'agiter les mille détails de la journée politique, judiciaire, scientifique, théâtrale, littéraire qui vient de s'écouler. Son cerveau est une auberge pleine de bruit, que fréquentent pourtant quelquefois de bonnes pensées, qui d'ailleurs n'y passent jamais qu'une nuit : très-souvent aussi elle est vide. Mais alors même quelle est vide, le reporter ne laissera pas de dire qu'il a une masse de choses inédites à en couler. Il connaît son public. Il sait que ce public n'est pas délicat, ni surtout défiant du moment qu'on se montre habile, et que volontiers il lui adresserait la prière de l'homme qui voulait à toute force être amusé : *Oh ! ne craignez pas de mentir, pourvu que je vous croie !*

* *

Personnellement, le reporter n'est pas méchant ; et quoiqu'il fasse semblant d'estimer, comme les enfants, que le beau c'est de casser tout, il n'écraserait pas une mouche. J'en connais qui rappellent ces vieux militaires, qui marchent de loin sur vous, lentement, résolument, l'œil fixe et menaçant comme dans un duel à mort, et qui, finalement, vous demandent l'heure qu'il est.

Mais que de fiel souvent dans l'encrier d'un homme si bon ! qu'il est grincheux et aigre dans son journal ! et quel venimeux écrivain sous ce galant homme !

* *

C'est lui qui laisse tomber chaque matin de ces petites malices qui restent dans la chair comme une épine, ou de ces mots qui, comme des silex enfoncés sur la route ou vous devez passer, vous égratigneront en tapinois, vous meurtriront peut-être.

C'est lui qui rend dangereux le séjour des grandes villes et qui empoisonne la vie de société : lui qui fait tomber votre opéra, qui fait siffler votre pisée, qui signale les faibles de votre tableau exposé au Salon, et qui fait chopper votre récente entreprise financière. Lui qui divulgue vos secrets, divise votre famille, tourne contre vous vos amis et vous force à chercher, dans quelque coin, l'obscurité et le silence, ces deux divinités domestiques qui gardent ici-bas le seuil des moins malheureux. T. B. DE LA GUERCHE.

PARIS, 8 juin, 1876.

COURRIER DES DAMES

ÉDUCATION PHYSIQUE DES FEMMES.—M. Eugène Paz, le propagateur persévérant de l'éducation physique, vient de publier chez Hachette, sous le titre de : *Gymnastique raisonnée*, un ouvrage qui fait sensation en France.

On en jugera par l'extrait suivant que nous détachons du chapitre intitulé : *Les femmes* :

Qui, d'entre nous, n'a senti son cœur ému d'une douloureuse pitié en voyant ces légions de jeunes ouvrières, à l'aspect maladif, aux formes chétives et déviées, qui se rendent, le matin, dans ces casernes de femmes qu'on nomme des ateliers, pour n'en sortir que le soir bien après le coucher du soleil, à la fois brisées et atrophiées par douze ou quatorze heures d'un travail où la tête est constamment penchée en avant, le corps immobile et replié sur lui-même... ?

La fille du riche est-elle plus heureuse ? A la pension, où elle reste courbée des heures entières sur ses livres, et chez elle où, pendant des journées, elle est assise à son piano ou s'occupe de couture, de broderie, a-t-elle plus de mouvement ? Pendant les récréations même, peut-elle s'ébattre en liberté, jouer et bondir tout à son aise ?

Non, cela n'est pas *convenable* ! ! ! Devenues dames, ces pauvres chères créatures auxquelles on a tout appris (excepté les notions les plus élémentaires de l'hygiène), entendent-elles mieux les besoins du corps ? Elles sortent, il est vrai, elles vont dans le monde, mais les promenades en voiture, la danse, le théâtre constituent-ils une somme de mouvement suffisante pour contenir la santé et calmer des nerfs si impressionnables et si impressionnés par l'agitation de la vie parisienne... ?

Le mal est plus grand qu'on ne le pense ; car ce n'est pas à elle seule que nuit la femme éle-